

## ***Prend ça court en expansion***

Mathieu Perreault

---

Number 227, September–October 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48282ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Perreault, M. (2003). *Prend ça court en expansion*. *Séquences*, (227), 38–39.

# Prend ça court

## en expansion

Depuis trois ans, Prend ça court s'est gagné une réputation enviable dans le domaine du court métrage. La séance mensuelle de visionnements au Monument national attire maintenant 250 personnes. Et cet automne, deux clones seront lancés, l'un à Québec, l'autre à Vancouver.

Derrière ce succès, un nom : Danny Lennon. Le cinéophile de trente ans qui a roulé sa bosse dans « 175 métiers », porte à lui tout seul la programmation de Prend ça court.

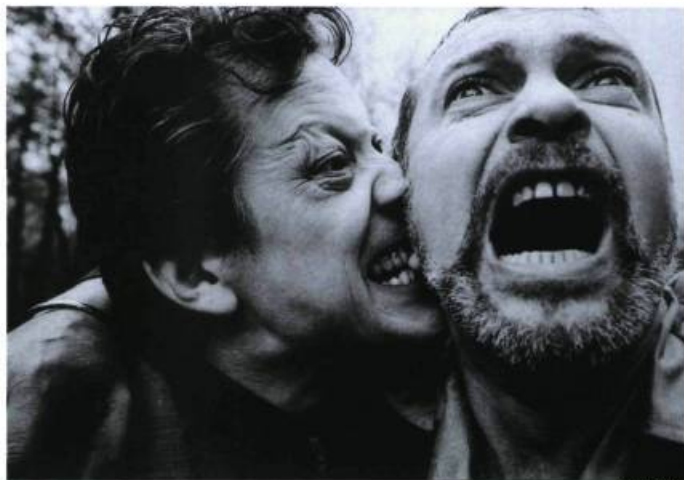
Il fréquente les festivals internationaux, établit des programmations « carte blanche » pour diverses manifestations, dont le Festival Juste pour Rire et Fantasia à Montréal, et sert d'intermédiaire pour une foule de jeunes cinéastes, monteurs et directeurs photo qui se servent des soirées mensuelles comme d'une foire à l'emploi. Tout ça en plus de son poste à temps plein à l'administration du Monument national et de ses contrats occasionnels tels que chauffeur de Serge Losique au Festival des films du monde.

« Je travaillais au Monument national un été, et je me suis rendu compte qu'il y avait des salles inutilisées », explique M. Lennon, en entrevue dans un café du Vieux-Montréal, à l'ombre de la cathédrale Notre-Dame. « J'ai trouvé ça dommage. Alors j'ai décidé d'organiser quelque chose. »

Ce *quelque chose* est devenu Prend ça court, une soirée mensuelle au Monument national où sont présentés des courts métrages. Les films durent au maximum 38 minutes, une limite un peu arbitraire reconnaît M. Lennon, et proviennent en général de l'étranger. « Environ 40 % des films sont canadiens, surtout québécois, et le reste provient de l'étranger. Notre but est de montrer ce qui se fait ailleurs. En général, les films sont sous-titrés en anglais. Je prends ce qui est disponible. » Le sigle officiel de Prend ça court comprend un point d'exclamation, pour bien marquer son caractère iconoclaste.

Au départ, en 2000, il y avait cinquante personnes dans une petite salle. Maintenant, l'assistance a grimpé à 250 personnes. « On a dû changer de salle plusieurs fois pour accommoder tout le monde. Là, on est à la limite de la capacité de la plus grande salle du Monument national. Au début, il n'y avait que mes amis, mais c'est rendu au point où je ne connais plus grand monde dans la salle. » Prend ça court s'installe dans le café Hydro-Québec juste après l'enregistrement des *Choix de Sophie*, l'émission de Télé-Québec.

M. Lennon a eu diverses offres pour des salles plus grandes. « On ne sait pas encore si on va rester au Monument national. Ce



BaliBalo

ne sont pas les salles vides qui manquent à Montréal. Beaucoup de théâtres ont des moments de relâche. Au Monument national, c'est très facile de s'arranger pour occuper les trous de production. » Le coût de Prend ça court, « quelques milliers de dollars » par soirée, est défrayé par des commandites — l'entrée est gratuite.

Au fil du temps, M. Lennon s'est fait un nom dans le monde du court-métrage. Il a été invité à établir une programmation de court-métrages dans cinq festivals québécois (Montréal, Québec, Chicoutimi, Rouyn-Noranda et Victoriaville), celui de Vancouver, celui de Kalamazoo aux États-Unis et l'Off-Courts de Trouville-Sur-Mer, en France. L'hiver dernier, il a organisé une soirée à Québec, qui deviendra mensuelle à partir de l'automne. Vancouver aussi aura sa soirée mensuelle à compter de l'automne, et des soirées « satellites » seront organisées une fois par mois à un autre endroit du Québec, notamment dans des cégeps.

Pour trouver ses perles rares, M. Lennon court les festivals : Sao Paulo, Deauville, Toronto, New York, Paris, Brest, Rotterdam, Clermont-Ferrand, Berlin, Victoria, Vancouver, en plus de nombreux festivals québécois.

Ces habitudes de globe-trotter sont profondément inscrites en lui. Quand il était enfant, ses parents ont emmené leur famille (il a un frère qui ne travaille pas dans le secteur culturel) en Arabie Saoudite pendant cinq ans. « Mes parents travaillaient chez Bell, qui avait un contrat là-bas. On n'avait jamais vraiment voyagé avant. Mes parents ont profité du séjour pour nous emmener voir plein d'endroits en Europe et en Méditerranée : la Grèce, les pyramides d'Égypte, l'Allemagne, la France, l'Italie. On a plongé dans l'histoire et la culture. Ça fait bizarre maintenant d'entendre parler de l'islamisme et du terrorisme qu'il y a là-bas. Quand il y a eu l'attentat à Riyad, en mai, j'ai reconnu la ville où j'avais

habité. À l'époque, on vivait à part des Saoudiens, mais je me souviens quand même de certains quartiers. »

De retour à Montréal, au milieu des années quatre-vingts, M. Lennon est devenu accro du grand écran. « Le cinéma m'avait tellement manqué en Arabie saoudite que j'y allais deux fois par jour. Là-bas, il n'y avait que la télé américaine. Je me souviens que l'un des premiers films que j'ai vu était **Laurence d'Arabie**. Ça me rappelait le Moyen-Orient. »

Se souvient-il du premier film qu'il a vu, enfant? « Non, pas vraiment. Je me souviens qu'on avait vu **Deer Hunter**, avec mes parents. Et **Star Wars**, comme tout le monde. » **Deer Hunter** est sorti en 1978, **Star Wars** en 1977. M. Lennon est attiré par toutes les manifestations du cinéma et de la télévision. En entrevue, il parle notamment des vidéos de la chanteuse islandaise Björk, qu'il admire beaucoup. « Prends **Requiem for a Dream**. Je ne suis pas sûr que ça aurait marché sans le traitement vidéo-clip. »

Au cégep et à l'université, M. Lennon a changé plusieurs fois d'orientation, étudiant notamment le cinéma et la médecine nucléaire. Puis il a travaillé comme barman, entre autres à la discothèque Swan, rue Prince-Arthur, à la mode au début des années 90, et dans un bistro-terrasse pour touristes du Vieux-Montréal. L'hiver, il allait parfois enseigner le ski ou la planche à neige.

« Pendant tout ce temps, je restais un cinéphile, dit M. Lennon. Mais un cinéphile frustré. J'aimais tout sauf les films américains. Mais il y avait moins de cinémas de répertoire que durant mon adolescence. »

La frustration s'est évanouie. Non seulement **Prend ça court** a le vent dans les voiles, mais Kino, un regroupement de vidéastes qui se montrent leur production au fur et à mesure qu'elle progresse, s'est rapidement établi comme son « frère ». Son petit frère, selon le point de vue de M. Lennon. « Kino, ce ne sont pas nécessairement des gens qui veulent faire du cinéma, mais des gens qui ont quelque chose à dire et qui se servent de la vidéo pour y arriver. Des fois, on montre à **Prend ça court** les meilleurs films de Kino. »

M. Lennon note aussi que des courts métrages sont parfois montrés avant les longs métrages dans les salles commerciales. On n'a qu'à penser aux animations de Pixar. « Les producteurs québécois commencent à financer un court métrage en

même temps qu'ils tournent un long-métrage. Il y a un marché pour ça. Un court métrage, ça peut être fait avec 100 à 250 \$ par minute. C'est pas beaucoup sur un budget de film. » Il note aussi que le site Internet de Silence on court a été acheté par l'ONF.

Le fondateur de **Prend ça court** a aussi eu des offres pour d'autres festivals, qui pourraient l'emmener à léguer la soirée de courts métrages à quelqu'un d'autre. « Il y a de la place pour un autre cinéma de répertoire à Montréal », note M. Lennon. Chose certaine, il s'est fait de nombreux contacts durant sa vie déjà bien remplie. « J'ai des amis avec qui je jouais avec les bonhommes de **Star Wars**, qui ont travaillé sur les **Matrix** et sur les **Seigneurs des anneaux**, dans les effets spéciaux. Il y en a justement un qui me parle de ce qu'il fait sur **Matrix 3**, installé devant son ordinateur, chez lui dans les Laurentides. »

Né à Saint-Bruno, Danny Lennon garde un profil bas. Il refuse par exemple de se faire prendre en photo. « Il faut parler de **Prend ça court**, pas de moi. »

Voudrait-il rendre hommage à son équipe ?

Danny Lennon hésite un moment. « Je dis on, mais les organisateurs, c'est moi. »

**Mathieu Perreault**



*Evelyn Still*



*Ward*